

ARMENIA

N° 5 / JUIN 1972

MENSUEL - 2 F

HATCHIKIAN'S: LES FRERES JUDOKAS



UN ARMENIEN
PRESIDENT DU
CIDUNATI

LUSIGNAN
UN ROI FRANÇAIS
D'ARMENIE

Après deux parutions dans notre nouvelle formule, nous recevons de plus en plus de lettres d'encouragement qui accompagnent des abonnements normaux et de soutien. Nous sommes très heureux d'enregistrer ces encouragements et ces abonnements et nous vous en remercions. Nous vous demandons, bien entendu, après vous être abonnés, de faire abonner vos amis.

Mais ce que nous aimerions surtout (avec vos critiques, bien sûr, que nous admettons bien volontiers lorsqu'elles sont constructives) c'est que vous nous donniez votre opinion sur les sujets traités et que vous nous indiquiez quels autres sujets vous aimeriez voir aborder.

Nous aimerions que s'établisse un dialogue entre nos lecteurs et nous. Il est évident qu'en ce qui concerne les sujets de pure information, il est difficile d'établir ce dialogue, mais, sur beaucoup d'autres plans, une confrontation des idées peut être parfois très bénéfique. On s'aperçoit d'ailleurs souvent qu'une opinion un peu trop sectaire ne résiste pas devant les arguments opposés, et il faut donc « entendre plusieurs sons de cloches » pour se faire une idée plus juste. Ce qui ne veut pas dire qu'il faut abandonner toutes ses convictions personnelles.

Mais, l'esprit ne peut que s'enrichir en écoutant l'opinion du voisin. Et c'est peut-être de cette « écoute » que peut jaillir l'union sacrée qui permet les grandes réalisations.

ARMENIA

78, CHEMIN DE ROUCAS-BLANC

DIRECTEUR

DE LA PUBLICATION

Elisabeth KAZANDJIAN

Comité de REDACTION

Raymond CHEHIKIAN

Edouard EXERJEAN

André GUIRONNET

Jean SARKISSIAN

PUBLICITE :

78, chemin du Roucas-Blanc

Imprimerie Spéciale

DIFFUSION GENERALE

DE LIBRAIRIE

11, rue Molière,

13-MARSEILLE (1^{er}).



" ARMENIA "

Je désire recevoir un abonnement au journal " ARMENIA " pour :

12 numéros = 20 F

Abonnement de soutien :

1 an = 50 F

(Rayer la mention inutile)

NOM :

PRÉNOM :

ADRESSE :

.....

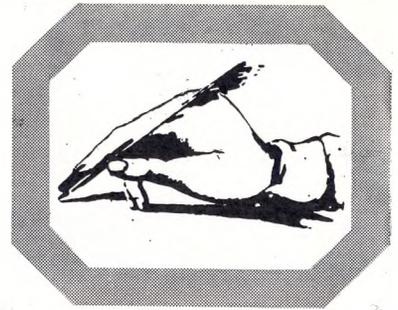
.....

PROFESSION :

* Je joins la somme de F en chèque bancaire, C.C.P., Mandat-poste.

A adresser à :

ARMENIA, 78, chemin du Roucas-Blanc, 13-MARSEILLE (7^e).



COURRIER

Une lectrice de Vaulx-en-Velin, près de Lyon, nous écrit :

« Le lecteur arménien est difficile à satisfaire. Il veut être tenu au courant de l'actualité, il veut aussi connaître le passé historique, artistique et littéraire de son pays. Votre journal semble vouloir répondre à toutes ses exigences et j'espère qu'il sera apprécié par tous comme il mérite de l'être.

Bien des jeunes qui hésitent à entreprendre de longues lectures sur l'Arménie accepteraient facilement de lire « Arménia ».

Personnellement, j'ai beaucoup aimé lire le conte de M. Toumanian, « Le menteur » ("Arménia" n° 1). Je fais partie de celles qui regrettent un peu les veillées d'autrefois et toute leur poésie. J'espère que vos revues à venir nous raconteront de temps en temps de jolis contes. »

Il est en effet dans nos intentions de vous donner le plus souvent possible des contes et légendes arméniens. C'est, malheureusement, une question de place.

En ce qui concerne les jeunes, l'une de nos ambitions serait justement d'intéresser ceux-ci à tout ce qui se rattache à leurs origines, car, malheureusement, beaucoup ont tendance à les oublier.

Quelques lecteurs reviennent sur notre article consacré à Nubar Gulbenkian.

Ils lui reprochent d'avoir essayé de faire infirmer le testament de son père en faveur de la Fondation Gulbenkian de Lisbonne, et surtout d'avoir demandé la « faveur » de la nationalité turque au gouvernement turc, trop heureux de sauter sur une pareille occasion.

Un lecteur marseillais qui signe « Un Arménien Vrai » nous reproche le deuil qui encadre l'article « Voyage en Arménie ». Ce cadre noir ne voulait nullement figurer une intention de deuil : un maquettiste dispose de différents moyens pour mettre un article en relief. Le nôtre avait choisi cet encadré pour détacher cet article.

Mais, cher lecteur, nous sommes entièrement d'accord avec vous quand vous dites :

« Il serait souhaitable que ceux qui sont appelés à prendre la relève des aînés se présentent à l'opinion publique de la Diaspora dans un même élan de patriotisme /avoué et non désuni.

D'ailleurs, il est incontestable que toute revendication relative à la cause arménienne ne peut virtuellement aboutir que par la volonté et le concours de notre patrie et tout le peuple arménien UNI. »

DÈCÈS DU CARDINAL AGAGIANIAN

Une grande figure religieuse du monde chrétien s'est éteinte. Le cardinal Agagianian est décédé le 17 mai à l'âge de 77 ans, après une longue maladie. Jusqu'à ses derniers jours il poursuivit son activité, ne parlant jamais de ses douleurs, ne se plaignant jamais. Il était presque complètement aveugle, très abattu, la peau couleur de cendre, mais il disait toujours la messe, par cœur, puisqu'il ne pouvait pas lire. Il travaillait régulièrement avec ses collaborateurs et il continuait à recevoir les missionnaires. Car sa vie a été tout entière consacrée à la mission évangélique.

C'était un homme d'un caractère paisible, très intelligent et d'une grande humilité. Il restait toujours très calme devant les événements de la vie. C'est au Collège Arménien de Rome, qui forme des séminaristes, qu'il avait fait ses études.

En 1919, âgé de 24 ans, il est envoyé comme missionnaire en Arménie et reste pendant un temps curé de la paroisse de Tiflis. Mais Rome a besoin de lui et le rappelle en 1924 pour le nommer sous-directeur du Collège Arménien. Il y restera plus de dix ans, formant de très nombreux missionnaires qu'il marquera fortement de son empreinte.

En 1937, à la suite du transfert du patriarcat de Constantinople à Beyrouth, le synode le place à la

tête du patriarcat de Beyrouth où il œuvrera pendant trente ans, construisant des écoles et des églises au Liban, mais aussi dans les pays avoisinants. A côté de sa grande œuvre de bâtisseur, il entreprend une action de pacificateur entre les églises et les courants politiques.

Rome le réclame à nouveau et il rentre en 1968, mais il conserve malgré tout le patriarcat de Beyrouth. Dès son arrivée à Rome, il fonde le Collège Philosophique. Il est nommé cardinal, mais il se considérait absolument indigne du cardinalat, ne voulant rester qu'un missionnaire. Il dispensait une affection paternelle à tous ceux qu'il rencontrait : évêques, prêtres, des missions, missionnaires. On peut dire qu'il a eu une activité universelle et que le grand intérêt des missionnaires envers le Saint Siège on le doit à la grande influence du cardinal Agagianian.

Ses qualités ont d'ailleurs été reconnues très tôt au Vatican par Pie XII puis par Jean XXIII. En 1970, il sert souvent d'interprète entre Paul VI et Vasken I^{er} lors de la venue de ce dernier à Rome. Il voyage beaucoup et rencontre, entre autres, le cardinal Feltrin et le roi Beaudoin. Il prêche souvent dans les églises et parle dans les réunions et les congrès d'évêques.

Il s'en va, mais il nous lègue sa devise, dont il s'est toujours inspiré : « Justice et Foi ».

PELEMELÉ

Les Arméniens réussissent très bien dans la coiffure. C'est ce qu'illustre la récente promotion de Gabriel Zaroukian au titre de « Meilleur Ouvrier de France » de coiffure dame.

Ce Marseillais de 36 ans obtient ainsi le couronnement de sa persévérance et de nombreuses années de travail consacrées à la coiffure féminine. Il a été fêté par le Comité Artistique de la Coiffure Française, le Syndicat de Marseille et de la Région au cours d'une chaleureuse réception en présence de M. Palidoni, Adjoint au Maire, délégué à la formation professionnelle ; M. Pigeon, Inspecteur de l'Enseignement Technique ; M. Campagnac, Président adjoint du Syndicat d'Initiative ; M. Graziano, Président des Meilleurs Ouvriers de France ; M. Ferrara, Président du Syndicat des Coiffeurs de Marseille et Monaco, Vice-Président ; M. Gomez, Vice-Président du C.A. C.F. ; M. Constantin, Directeur de la Maison Perma ; M. Georges Jean, Directeur de l'Ecole de Coiffure ; M. Serge Norayan, etc.

Une coupe d'argenterie devait être remise à Gabriel Zaroukian en souvenir de ce titre si envié de « Meilleur Ouvrier de France ».

L'Entente U.G.A.-Ardziv nous a offert, le 6 mai, un récital qui nous a permis d'entendre une des plus belles voix du Moyen-Orient : le ténor Ara Guiragossian.

Le chanteur, né à Beyrouth en 1935, a la morphologie d'un ténor wagnérien avec ses 1 m 80 et ses 105 kg. Il a fait ses études au Conservatoire National du Liban et à l'Académie Sainte-Cécile de Rome. Doué d'une voix puissante et chaude, avec un accent très personnel, le tout soutenu par un grand dynamisme, il débute en 1962 et donna de nombreux concerts au Moyen-Orient, tant dans le classique que dans les chants populaires.

En 1962, à Beyrouth, on lui confie le rôle du ténor dans "Lebledidjii Hor-Hor", l'opéra de Dikran Tchouhadjian, et il obtient le premier prix au Festival Mesrobian de la chanson arménienne.

En 1965, à Nahrel-Kelb, il est premier soliste du Festival du Folklore Arménien ; à Lisbonne, il est également premier soliste de l'ensemble de chant et de danse du Festival Gulbenkian et il participe au Festival de Balbeck.

En 1967 il chante "Zvart", un autre opéra de Dikran Tchouhadjian.

Il fait actuellement une tournée en France qu'il terminera par un concert à la salle Gaveau, puis il repartira au Liban pour une série de concerts avant de s'envoler, en novembre, pour les Etats-Unis où quatorze concerts sont prévus.

Au cours de son récital, nous avons particulièrement apprécié : "Mayr Araxi Apérov", un chant populaire, puis "Achoughi Yerk", tiré de David Beg, et le "Partzfr Sarèr", extrait de « Anouche », tous deux de Tigranian, mais aussi "Groung", de Komitas.

Il fut accompagné par Raffi Arzoumanian, que nous n'avons plus besoin de présenter, et qui joua en soliste Scarlatti, Brahms, Liszt, Debussy et Ravel. Programme très éclectique, mais nous avons beaucoup aimé la Deuxième Rhapsodie de Brahms et l'Etude, sur un thème de Paganini, de Liszt, ainsi que son extrême sensibilité dans les deux Préludes de Debussy.

Il est regrettable qu'un manque de publicité n'ait pas amené le public nombreux que ce concert méritait.

AZNAVOURIAN Roger & André PEREZ

Agent Officiel

**honda
yamaha**

VENTES
ET RÉPARATIONS

**MOTOS
CENTRAL-SPORT**

ATELIER

Equipé de banc
électronique Black Hawk

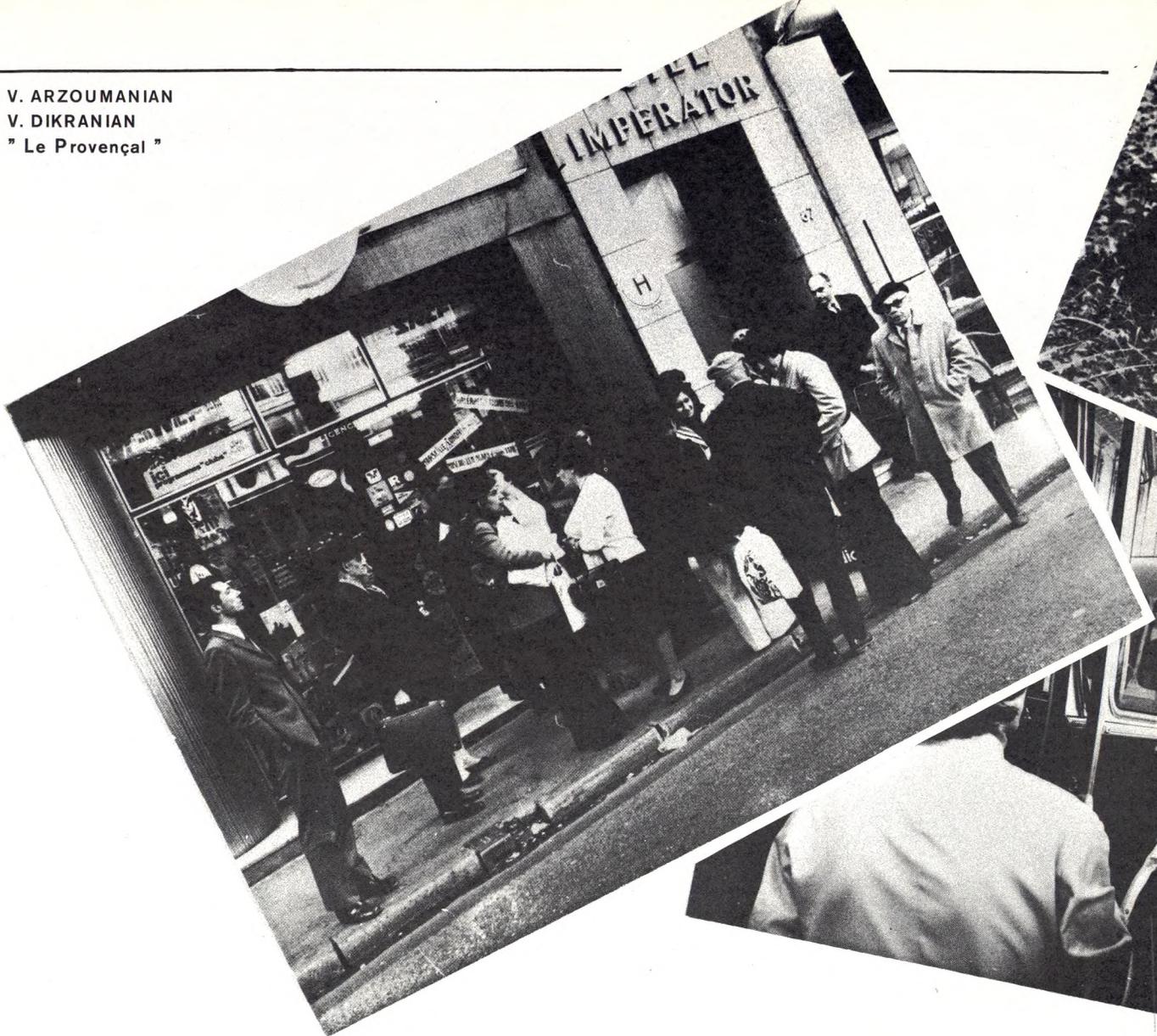
59, COURS LIEUTAUD
MARSEILLE (6^e)

SERVICE VENTE

Motos et tous équipements
et accessoires

65, COURS LIEUTAUD
TÉL. : 48-64-96

Photos : V. ARZOUMANIAN
V. DIKRANIAN
" Le Provençal "



AUTOUR D'ANOUCHE

ANOUCHE
A PARIS

« Vous êtes attendus au coin du bois ». C'est par ces paroles (dites sans méchanceté, empressons-nous de le préciser) que quelques amis parisiens accueillirent la troupe de Marseille, la veille de deux représentations d' «Anouche » à Paris.

Car ils ne pensaient pas qu'il soit possible, à ce niveau, de monter quelque chose de valable en dehors des circuits habituels et ils trouvaient les Marseillais bien présomptueux d'avoir osé s'attaquer à un tel ouvrage.

Mais, déjà, aux répétitions et après la première représentation, ils reconnaissaient sportivement que c'était du très beau travail. Sans doute, tout n'était pas parfait et il y eut quelques petites défaillances (il n'y a certainement pas en France et même dans le monde une seule représentation qui soit sans faille), mais ils ont trouvé l'ensemble du spectacle plus que valable et d'un très bon niveau.

Après la matinée du dimanche après-midi, le comité parisien avait tenu à inviter toute la troupe à une réception donnée au « Number One ». On notait la présence de Vartan Dikranian, fils du compositeur et compositeur lui-même, venu tout exprès d'Arménie, avec Madame ; d'Henri Verneuil et de Edouard Hagopian, écrivain et cinéaste américain, ainsi que de nombreuses autres personnalités.

Vartan Dikranian remercia tous les participants et les assura que les deux représentations qu'il venait de voir étaient tout à fait dans l'esprit de l'œuvre et que son

père aurait été heureux d'y assister. Le tableau des ondines où Anouche se jette dans le torrent au milieu de la montagne lui a particulièrement plu.

Puis, Henri Verneuil devait dire qu'il appréhendait (lui aussi) cette représentation car il ne pensait pas qu'elle dépasse le niveau d'une fête de patronage.

« Je suis venu pour ne pas faire de peine à mon ami Aram Chéhiguian, mais je vous assure qu'au lever du rideau ma chemise collait à la peau. Mais, si je suis parmi vous ce soir, c'est que je peux vous féliciter sincèrement sans quoi je ne serais pas venu.

J'ai assisté dans ma jeunesse à tellement de choses effroyables et surtout à des parolottes qui n'aboutissaient à rien que je suis heureux de pouvoir vous dire : Enfin vous avez bâti quelque chose, vous avez fait un travail de seigneurs. »

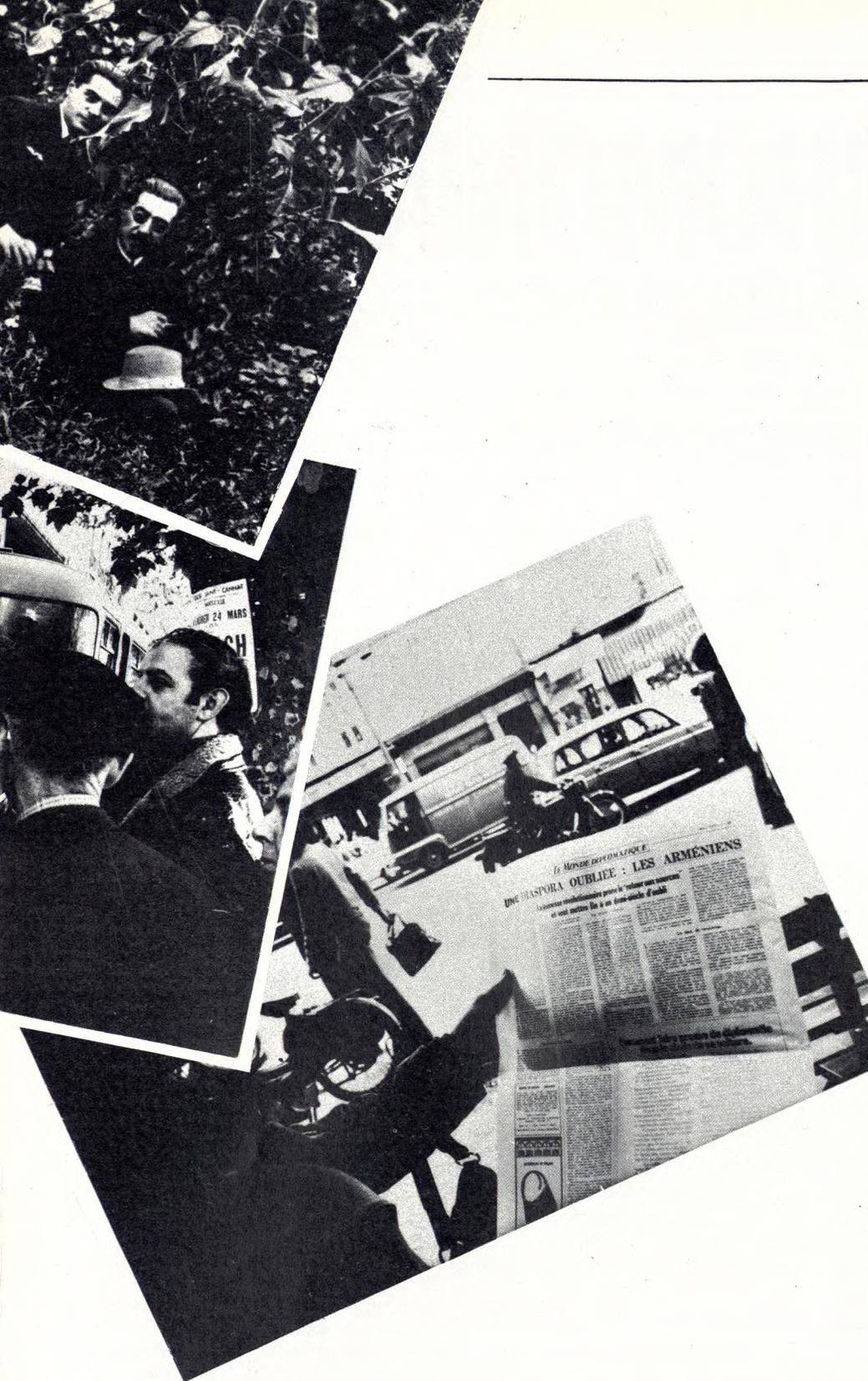
Deux ou trois personnalités prirent la parole pour remercier et féliciter toute la troupe.

Nous revenons sur notre article consacré à Jean Althen, à la suite d'un courrier de M. Hagok-Krikor Djirdjian, de Paris, qui termine un livre : « Les Arméniens connus et inconnus, de Noé à nos jours », et qui donne quelques détails sur ce personnage hardi.

« Jean Althen, alias Hovhannès Althenian (et non Altounian si l'on s'en réfère à la prononciation arménienne), naquit en 1711 en Arménie persane dans une famille riche. En effet, son père fut ambassadeur de Perse à Vienne (Autriche-Hongrie). Lorsque Nadir-Chah organisa les massacres d'Arméniens dans son empire, la famille Althenian ne fut pas non plus épargnée. Tous les membres furent décapités et sa fortune confisquée. Seul le jeune Hovhannès fut épargné et vendu comme esclave à Césarée, en Anatolie, où, pendant quinze ans, il laboura la terre pour le compte d'un beg turc. Il réussit à s'échapper et vint à Smyrne où il se mit sous la protection du Consulat royal de France. A ce sujet il faut signaler que les Arméniens sans citoyenneté (apatrides) sont toujours considérés comme des protégés français. Le consul français recommanda donc Althenian à l'ambassadeur de son pays à Constantinople. Celui-ci s'intéressa à lui et établit les papiers nécessaires permettant au jeune Arménien de partir pour la France et de se présenter devant Louis XV. En effet, Althenian emportait avec lui des graines de garance.

« En 1736, il débarqua à Marseille, mais n'eut pas la chance d'être reçu par le souverain. Néanmoins il fit la connaissance d'une riche famille française qui lui donna sa fille en mariage avec une dot considérable, à condition que Jean Althen acceptât le catholicisme. Comme on sait, il était Arménien apostolique comme l'écrasante majorité de notre peuple. On nous classe parfois par erreur parmi les orthodoxes, ce qui est faux, car nous ne sommes ni orthodoxes ni catholiques, **mais Arméniens apostoliques**. Cela dit, revenons à Jean Althen. Peu de temps après son mariage, il put enfin aller à Versailles où il fut reçu par Louis XV. Il décida le souverain à introduire en France la culture de la garance. Le roi promit toute son aide. A Montpellier, Jean Althen fit ses premiers essais, mais les paysans firent échouer son entreprise craignant une concurrence... Ruiné, Althen retourna à Marseille avec sa famille, mais en 1756, se rendant à Avignon, il fit d'autres essais avec l'aide du seigneur de Caumont. Il réussit enfin et devint célèbre dans toute la France. Les Vauclusiens, en signe de reconnaissance, lui érigèrent un monument dans le musée de Calvet, à Avignon, et un autre au Rocher-de-Dômes, portant l'inscription : « A Jean Althen, introducteur de la garance, les Vauclusiens reconnaissants ». Entre Carpentras et Avignon se trouve un village appelé Althen-les-Paluds où Jean Althen fit ses expériences sur la culture de la garance. Il est intéressant de savoir que ce furent également deux Arméniens, Hakob et Ghévorg, qui introduisirent la culture de la garance dans la province de la Virginie, en Amérique du Nord, sur l'initiative du gouverneur de cette province, Sir Edward Diggs. La Virginie était alors une colonie britannique. »

Dans notre dernier numéro nous avons omis d'indiquer le numéro du compte auquel on pouvait envoyer les dons destinés à l'érection d'une nouvelle statue pour Jean Althen. Omission réparée. Les dons peuvent être envoyés à : Banque Chaix, 84-Avignon, N° 01-30.532-G.



Pas très proluxe la presse parisienne, avant et après « Anouche ». Les journalistes invités n'ont pas cru devoir se déplacer pour savoir de quoi il en retournait.

Et que penser d'un confrère qui, pour rendre compte de cet événement, en vingt lignes consacre cinq lignes et demie au fait lui-même, le reste traitant du nombre d'Arméniens résidant en France et des Arméniens célèbres. Le titre de cet article : Une Arménienne célèbre : Alice Sapritch.

Il vaut mieux en parler comme ça que de ne pas en parler du tout !

Archam, Babayan, la cheville ouvrière si dynamique du Comité d'organisation, avait eu la joie, quelques jours avant les représentations, d'être le grand-père d'une petite fille qui — bien entendu — a été prénommée Anouche. Au nom de toute la troupe, Garbis Harouytoun devait lui remettre une médaille en or représentant Anouche, qu'il avait amoureusement ciselée.

Vartan Dikranian et sa femme sont passés par Marseille avant de regagner l'Arménie. Ils ont d'ailleurs été photographiés sur le Vieux-Port, entourant Anouche : Alice Chamirian, et entourés de Mesdames Chamirian et Hagopian.

Il a même invité Alice Chamirian à venir à Erivan, assister à la millième représentation d'« Anouche ». C'est une juste récompense pour cette remarquable artiste qui pourra ainsi comparer la réalisation française avec la tradition arménienne.



SOGHOMONIAN

UN ARMENIEN PRESIDENT DU CIDUNATI

« Je suis contre tous les abus d'où qu'ils viennent et contre toutes atteintes aux libertés individuelles. »

Voilà en quelque sorte la profession de foi de celui qui n'hésite pas à aller crier : « Libérez Nicoud » à l'Assemblée Nationale :

Agop Soghomonian qui devient le successeur de Gérard Nicoud et le Président du CIDUNATI.

Pourtant rien ne semblait prédisposer cet homme calme à devenir le fer de lance d'une corporation qui, elle aussi, a toujours été plutôt réservée dans ses actions revendicatives. « Mais, nous dit-il, quand Gérard Nicoud a été arrêté, je n'ai pas dormi de deux nuits ; je ne pouvais pas admettre qu'un homme qui défendait une cause juste soit ainsi mis en prison. » Et il décida de passer à l'action à son tour.

Il était déjà membre du CIDUNATI, mais plutôt par solidarité. Il n'y avait pas de bureau à Marseille, il écrivit à la Bathie-Montgascon et on lui répondit en lui demandant si, justement, il ne voulait pas organiser le mouvement dans les Bouches-du-Rhône et en prendre la direction. Mais il ne voulait pas être nommé par en haut, et il provoqua des élections où il fut élu à l'unanimité.

Mais comme nous l'avons dit plus haut, ce qui déclencha véritablement son action, ce fut l'injuste emprisonnement de Gérard Nicoud. Il résolut de mettre en pratique le sigle du groupement qui signifie Action et Victoire. Il est devenu le Président National du CIDUNATI, mais il se défend d'être considéré comme une personnalité. Il veut rester, avant tout, un militant.

Le petit commerce est-il vraiment malade ?

Oui, car il est écrasé par des charges fiscales excessives et il subit malgré tout la concurrence des grandes surfaces. Il entre d'ailleurs dans nos objectifs de lutter contre l'inégalité fiscale qui permet l'épanouissement des grandes surfaces au détriment du petit commerce.

Le petit commerce ne fait-il pas son malheur lui-même ?

L'un de nos confrères nous parlait d'un petit commerçant qui n'avait pas voulu le servir parce qu'il rentrait ses livraisons et que ce n'était pas encore l'heure d'ouverture. Il a mécontenté d'ailleurs ainsi successivement 7 ou 8 personnes.

Oui, il existe des commerçants qui n'ont pas un très bon accueil, qui ne modernisent pas leur boutique, qui pratiquent une mauvaise politique des prix. Mais cela représente un très faible pourcentage sur l'ensemble de la corporation : à peine 10 %.

Quelles sont vos revendications ?

Un sondage auprès de nos adhérents nous a permis de classer dans l'ordre les différents points de revendications : retraite, maladie, patente, T.V.A., I.R.P.P., grandes surfaces, etc.

Mais nos actions ne sont pas toutes axées sur un plan général.

Nous défendons nos adhérents contre leur propriétaire, par exemple, et il nous arrive souvent d'empêcher des expulsions abusives.

Quels sont vos moyens d'action ?

Nous avons créé une Mutuelle Juridique et Fiscale qui se charge d'étudier les dossiers et de défendre nos adhérents. Nous avons ainsi empêché la fermeture d'un millier de magasins dans les Bouches-du-Rhône. (Une trentaine de départements ont d'ailleurs suivi notre exemple.) Et puis si la voie normale ne suffit pas, nous avons d'autres moyens d'actions dont nous avons déjà donné quelques échantillons.

Tous les commerçants sont-ils adhérents ?

Non, ce serait trop beau. Beaucoup sont sympathisants, mais n'adhèrent pas par négligence. D'autres, malheureusement n'adhèrent qu'au moment où ils ont de gros ennuis. Mais le mouvement est tout de même en constante progression. Dans les Bouches-du-Rhône nous comptons 9.000 adhérents dont 2.000 sont vraiment actifs et parmi lesquels se trouvent de nombreux Arméniens. C'est la Bretagne, avec le Lyonnais bien entendu, qui est la région la plus active.

Quels sont vos prochains objectifs ?

Ils sont justement définis dans notre journal *L'Objectif*. Nous menons surtout des actions à court terme.

— Défense de nos adhérents par notre Mutuelle à qui les dossiers sont déposés pour étude pendant un délai de 15 jours. Ensuite nous suivons les voies normales et si nous n'obtenons pas satisfaction nous passons à l'action directe.

Mais il ne s'agit pas de sauver notre adhérent pour 15 jours, nous voulons que sa position soit durable. (Nous avons d'ailleurs assisté à un contact téléphonique entre le propriétaire d'un adhérent et M. Soghomonian pour avoir, comme il dit, « les deux sons de cloche », et nous avons eu la confirmation que nous avions devant nous un homme calme, compréhensif, mais agissant.)

— Action auprès des Pouvoirs publics, parlementaires, etc.

Les ministres sont des gens charmants — Valéry Giscard d'Estaing, lui, est surtout charmeur — mais il faut leur poser les questions trois fois pour obtenir une réponse, car ils ont l'art d'éluider les problèmes. C'est leur métier. Par contre nous retirons notre confiance aux élus qui ne tiennent pas parole. Ainsi, nous avons les lettres de 241 députés qui devaient voter l'amnistie. Lors du vote 113 seulement ont tenu parole. Nous interdisons à la centaine de députés qui n'ont pas respecté leur signature de prendre la parole nulle part.

Il n'y a pas dans notre attitude une quelconque exclusive contre un parti politique. Si demain la majorité changeait et que les problèmes demeurent, nous agirions de même. C'est d'ailleurs une de nos forces de ne dépendre d'aucun parti politique et de pouvoir les solliciter tous. Leur couleur n'intéresse pas notre mouvement, ce sont des élus **responsables** qui nous doivent des comptes, un point c'est tout.

ARMENIA

Après le duo d'Anouche et de Saro, nous poursuivons la traduction d'Anouche par la fin du Chant I et le Chant II

CHANT I

IX

« Anouche, eh ! ma fille ! Anouche !
[Rentre à la maison... ! »
Crie la mère, appelle en soupirant.
« Je viens, je viens, je viens,
[Nani !... »
De la vallée retentit la voix de
[la fille.
Et, les cheveux en désordre
[répandus sur ses épaules
Et ses joues tout enflammées,
Toute légère, d'en dessous les
[nuages,
Anouche bondit telle une biche
[traquée.
Elle rapportait l'amphore vide ;
Mais le voile qui couvrait ses
[épaules, n'y est plus,
Elle l'a laissé au bord de l'eau...
Ah, l'insouciance des jeunes
[filles !...
« J'eus peur, Nani », se plaint-elle.
Et elle voudrait pleurer, mais elle
[ne peut.
« Nani, j'ai vu en bas des hommes,
Je crus voir des Turcs qui se
[baignaient... »
La vieille mère, en colère, maudit
Son Anouche distraite et peureuse.
E., proférant des imprécations, elle
[descend elle même
La vieille amphore vide sur l'épaule.

CHANT II

X

(Le matin de l'Ascension)
(Chants et rondes des jeunes filles)
L'ascension est arrivée : les fleurs
[diapréées,
Ont paré les champs de tapis
[bariolés.
Les filles, en bandes, montèrent
[dans la montagne,
Pour consulter le sort, avec des
[chants joyeux
« Ascension, Yayla !
« Yayla djan, Yayla !
Montagnes noires, Yayla !
Yayla djan, Yayla ! »
Les chants se mêlent aux senteurs,
Bras dessus, bras dessous,
Elles décorent les montagnes.
Elles cueillent les bouquets,
Elles jouent avec les fleurs,
Sur elles papillonnent.
« Ascension, Yayla !
Yayla djan, Yayla !
Jours heureux, Yayla !
Yayla djan, Yayla ! »
L'ascension est arrivée,
Fête fleurie.
Demandons-lui notre sort ;
« Qui sera notre promis ?
— Eh ! mon beau gars ! Eh !
[pastoureau, à qui est-tu ?
— Dieu le sait, le monde le sait,
[tu es à moi.

Allons, tire fillette,
Tire le sort propice ;
Louons par des chants
L'amoureux au cœur vaillant.
Tant que j'aurais un amoureux aux
[moustaches naissantes et à la
[taille fine,
Quel souci puis-je avoir sur terre !
« Ascension, Yayla !
Yayla djan, Yayla !
Cœurs enflammés, Yayla !
Yala djan, Yayla ! »
Les chants fusent, les cœurs
[se réjouissent.
Et, formant un cercle, elles tirent
[au sort ;
Au rêve et à l'amour de l'une
[le sort est propice,
Et, contraire à une autre, la laisse
[attristée.

XI

La jeune, Fleur-mère², la tête
[voilée,
Fait circuler de nouveau son urne ;
Le Djan-gulum jaillit des cœurs
[tendres,
Et l'écho s'en répercute par les
[monts de fleurs vêtus :
« O fille aux cheveux noirs,
O belle enfant des montagnes,
Qu'une balle rouge perce le foie
De celui qui t'aimera ! »
— Ah ! quel mauvais sort te tombe
[en partage,
Sœurte malchanceuse, charmante
[Anouche ;
Que la main qui le tira soit
[coupée...
Et toutes restèrent troublées,
[interdites.
— Ne crois point, sœurte, cette
[invention mensongère,
Ce n'est que parole fortuite et
[malveillante ;
Ne te brise pas le cœur pour de
[tels riens,
Danse ta ronde, chante
[le Djan-gulum.
— Oh ! non, je le sais, je n'ai pas
[de chance,
Je n'ai jamais, jamais eu
[de chance...
Et je serai toujours ainsi
[malchanceuse,
L'on m'a maudite dès mon enfance...
On dit qu'un jour, pendant que
[j'étais au berceau,
Un vieux derviche vint à notre
[porte,
S'en vint chanter et demander
[la charité,
Ma mère lui refusa l'aumône.
— Va-t-en, lui dit-elle, va-t-en
[de notre porte,
Mon enfant pleure, déguerpis,
[va-t-en ;...
Et le derviche aussitôt me maudit :
— Que ses jours s'écoulent dans
[les pleurs...
Ah ! de l'implacable malédiction
[du derviche

Et de ce sort, Dieu fut témoin :
Mon cœur est toujours fermé,
[mon cœur enténébré,
Et je ne sais, ne sais point
[ce qui m'attend... »
— Ne t'afflige pas, Anouche, et ne
[t'entête pas.
Un sort stupide, tiré par nos mains,
D'un derviche insensé, la sottise
[malédiction,
Et tu en pleures, à cœur fendre !...
Calme-toi, sœurte, et bannis cet
[effroi !
Pour toi la vie est un printemps
[fleuri,
Dans la prime floraison de ta
[tendre jeunesse
T'attendent maints et maints jours
[heureux.
N'y crois pas, sœurte, à cette
[vaine invention,
Ce n'est que parole fortuite
[et malveillante !
Ne te brise pas le cœur pour de tels
[riens,
Dans ta ronde, chante le
[Djan-gulum.

(Chœur des jeunes filles)

Fille chanceuse,
Bonheur à ton amour,
A tes yeux noirs, profonds
D'enfant des montagnes !
Ascension Yayla !
Yayla djan, Yayla !
Temps d'amour, Yayla !
Yayla djan, Yayla !
En toi, tout un printemps,
Tout un printemps fleuri,
A ton côté, ferme comme un roc,
Se tient ton amoureux.
Ascension Yayla, Yayla !
Yayla djan, Yayla !
Ton ami ferme comme un roc,
[Yayla !
Yayla djan, Yayla !
(Anouche seule)
Ah ! mon destin m'appelle,
Je ne sais vers où...
Sa voix glaciale fait trembler
Mon triste cœur enténébré.
Et vous aussi, gentes fleurs
[des montagnes,
Vous accable une peine secrète ;
Vos doux yeux sont pleins de pleurs,
Vos cœurs noircis et affligés.
Ah ! toutes fleurs en ce monde
Souffrent toujours innocemment.
Foulées aux pieds, elles se fanent
Le cœur noirci et affligé.
(Le chœur dans le lointain)
Ascension Yayla, Yayla !
Yayla djan, Yayla !
Cœurs brûlants de peine,
Yayla djan, Yayla !

1. Yayla, mot tartare-turc qui signifie « champ, prairie » ; ici il est employé comme onomatopée.

2. La Fleur-mère est la plus jeune des filles qui, complètement habillée de fleurs, porte l'urne contenant les numéros que l'on tire au sort.



ARMENIA 3 PHOTO V.B.

Fonds A.R.A.M

RENÉ ATTOYAN

LE MAGICIEN DE

LA COIFFURE



Il n'a jamais été égalé sur un plateau de démonstration. Un coup de peigne d'une extraordinaire précision et, en une minute et demie, la plus sensationnelle coiffure était terminée devant les confrères et les spectateurs ébahis. Un titre de champion du monde confirmait que, bien plus que le don, c'est l'amour du travail bien fait qui permet d'atteindre les plus hauts sommets.

Pourquoi cet homme, qui avait eu la consécration suprême, qui avait, sur la Canebière, l'un des salons les plus cotés de Marseille a-t-il abandonné cette clientèle pour ouvrir une école de coiffure d'un rapport beaucoup moins lucratif ?

Parce qu'à un certain moment, nous dit René Attoyan, on se pose la question : « suis-je utile à quelque chose ? ». Et la réponse, pour lui, fut « non ». Sans doute, il aimait son métier, il aimait embellir ses clientes et aussi remplir son tiroir-caisse, mais il lui manquait quelque chose. Ce quelque chose c'était la satisfaction du travail durable que ne lui apportait pas la réussite un peu éphémère d'une belle coiffure.

LA FAMILLE

Mais revenons en arrière pour connaître les origines de René Attoyan. Son père et sa mère, dont les parents furent victimes de la tragédie de 1915, se retrouvèrent orphelins respectivement à 9 et 6 ans. Son père fut recueilli par une famille turque où il était souvent injurié et pas trop bien traité mais qui lui permit tout de même d'être épargné. Puis ce fut un orphelinat en Syrie et ensuite Marseille. Sa mère suivit à peu près le même chemin, puisqu'elle aussi fit un passage dans un orphelinat en Syrie où elle fut retrouvée par son oncle le doc-

teur Tarpignan qui la fit venir en France où il se chargea de l'élever. Ces deux destins un peu parallèles se retrouvèrent mariés en 1930 et de cette union naquirent 6 enfants : 3 filles et 3 garçons dont les cinq premiers ont réussi dans la coiffure (le dernier, seul, ayant préféré se tourner vers les travaux publics) et restent toujours groupés selon la plus pure tradition arménienne sous la tutelle paternelle.

On trouve donc cinq Attoyan dans la coiffure ; René a pourtant essayé de tâter d'autre chose et en particulier de la chaussure mais il est revenu tout de même à la coiffure.

Il fit sa première barbe à 12 ans dans le salon de son père. Il se souvient qu'un de ses premiers clients, un Arménien venu de Turquie et qui avait tout à fait l'allure des hommes de labas avec ses grosses et épaisses moustaches noires relevées vers le haut à la Salvator Dali, l'appelait amicalement « le petit patron » avec cette grosse voix très timbrée qui est si typiquement arménienne.

L'AMOUR DU TRAVAIL BIEN FAIT

Il lâcha bien vite les barbes pour se tourner vers les cheveux féminines où il pouvait plus facilement extérioriser son talent. Toutefois, il se défend de devoir uniquement sa réussite à ses dons artistiques. Il pense, et cela reviendra souvent dans notre conversation, il pense que ce qui compte avant tout c'est la technique de base et surtout **l'amour du travail bien fait.**

Il s'installe sur la Canebière et devient Champion de France en 1957. Déjà il pense à fonder une école de coiffure mais il n'a pas encore les moyens ni le "culot" nécessaire pour se lancer dans cette aventure. Il fait



partie du Cercle des Arts et Technique dont il devient directeur artistique en 1960 et il s'occupe également de la formation des jeunes pour les concours.

CHAMPION DU MONDE

Etre Champion de France ne lui suffit pas, il veut faire mieux encore. Il travaille d'arrachepied pour préparer le Championnat du Monde, mais il reconnaît qu'il ne lui aurait pas été possible de le présenter comme il convient sans le soutien du groupe qui constitue la famille Attoyan. On a l'impression que rien d'important ne se fait dans le groupe sans que tout le monde soit concerné.

Il remporte donc de main de maître en novembre 1960 le titre de Champion du Monde après avoir stupéfait tous les spécialistes par sa vitesse et sa précision et devient une vedette à part entière par qui toutes les beautés marseillaises veulent être coiffées.

Mais ce qui, pour beaucoup, aurait été considéré comme un aboutissement, ne le satisfait pas. Et c'est là qu'il se pose la question : « Est-ce que je suis utile à quelque chose ? ».

L'ECOLE DE COIFFURE

Alors resurgit l'idée de l'Ecole de Coiffure. Un concours de circonstance et le soutien de la famille (encore une fois) lui permet de concrétiser ce rêve. Il s'installe dans un étage de la rue d'Arcole en 1962 mais bientôt il prendra deux autres étages qui représentent actuellement 800 m² de surface utile comportant 8 salles de travail.

Son école fonctionne un peu comme un établissement scolaire puisque sur 30 heures de cours il y a 10 heures de cours écrit qui sont assurées par un professeur d'enseignement général, un professeur de commerce et

comptabilité et un professeur de dessin. Les cours de pratique sont dirigés par René Attoyan lui-même qui se fait assister par un professeur. Mais là encore pour assurer les remplacements il a recours à la famille.

Une centaine d'élèves fréquentent chaque année cette école dont l'enseignement se répartit sur 2 ans pour obtenir le C.A.P. et 2 années supplémentaires pour le Brevet Professionnel qui permet seul de devenir patron d'après la loi du 23 Mai 1946.

La renommée de son école est telle que ses élèves n'ont pratiquement pas de problème pour trouver un emploi à la fin de leur scolarité. Mais ce dont il est le plus fier, à juste titre d'ailleurs, c'est que 54 de ses élèves sont devenus leur propre patron, ce qui classe certainement son école en tête des établissements du même genre.

Une Association des Anciens Elèves s'est d'ailleurs constituée qui permet de garder le contact. René Attoyan assiste très souvent à leurs réunions et sa grande satisfaction c'est de suivre l'évolution de ces jeunes qui se marient, s'installent dans la vie, eux qui n'étaient (presque) que des gamins quelques années plus tôt.

Malgré toutes ses activités professionnelles, il trouve quand même le temps de participer à la vie de la communauté arménienne. Il fait partie de plusieurs groupements ou associations où il occupe même des postes de responsabilité. Il craint que l'intégration ne se fasse à trop brève échéance, car les jeunes Arméniens ne se soucient pas suffisamment de leur origines. Il souhaite une union de tous pour conserver l'Arménité, pas seulement en pleurant toujours sur le passé, mais en se tournant résolument vers l'avenir.

LES FREI

« Haut les mains ! ». Dans une bijouterie de la rue Breteuil, à Marseille, pénètre un jour un individu menaçant, la main droite dans la poche de la gabardine. L'employé est seul, les patrons sont absents. Le malfaiteur se fait ouvrir le coffre. Il est vide, tout est en vitrine ou dans le magasin. Retour dans le magasin, et c'est là que l'employé, jugeant le moment propice, porte une prise de judo et immobilise la cambrioleur par une strangulation. Ne sachant plus qu'en faire et ayant peur de l'étrangler complètement, il jette l'individu dans la rue. Celui-ci revient à la charge en ayant cette fois-ci sorti son couteau à cran d'arrêt. Une esquivé (seul le pantalon sera lacéré), un balayage, et le malandrin se retrouve par terre et, cette

fois-ci, livré à la police.

Il avait fallu une grande présence d'esprit et une bonne pratique du judo pour éviter ce qui, chez un autre bijoutier, se serait traduit par un vol certainement très important. Et, pourtant, ce n'est pas dans cette intention que notre homme avait appris le judo. Lorsqu'ils l'avaient embauché, les deux frères Hatchikian lui avaient dit : « Mon petit vieux, avec le travail sédentaire que tu fais, tu vas devenir rondouillard, alors il va falloir te bouger. » Et c'est ainsi qu'il était devenu un de leurs bons élèves car les deux frères, après avoir été de très grands judokas et, pour Roland, certainement le plus grand du Sud-Est, dirigent un club où ils enseignent leur sport préféré à quelque deux cents adhérents.

R. ATTOYAN

inscriptions ouvertes à :

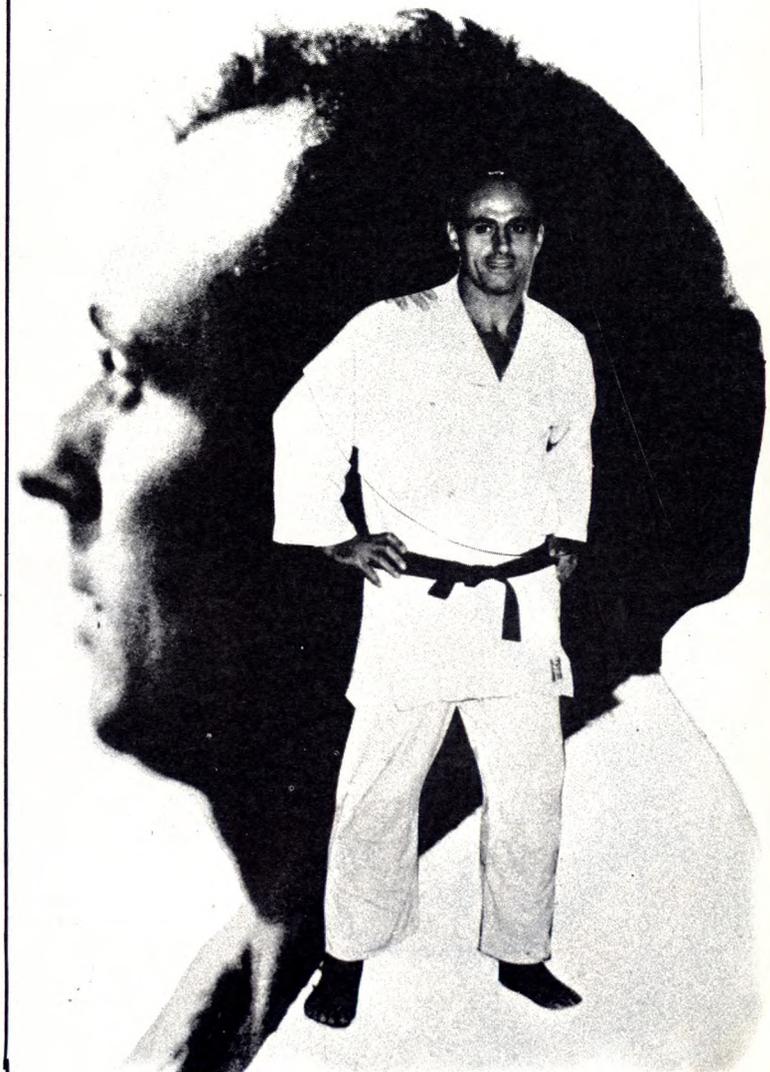
ÉCOLE LIBRE DE COIFFURE R. ATTOYAN

Ecole d'Enseignement Technique Privée
Préparation aux Diplômes d'Etat
C.A.P. & B.P. DAMES - B.P. MIXTE

L'Ecole est ouverte aux Jeunes Gens
et Jeunes Filles à partir de l'âge de 14 ans

Pour tous renseignements s'adresser au secrétariat :

1, RUE D'ARCOLE - MARSEILLE (6^e)
TÉL. : 37-29-44 - 37-53-65



RES HATCHIKIAN

Armand, l'aîné, voulait faire de la boxe, mais ses parents ne l'ayant pas voulu, il se tourna vers le judo où il obtint rapidement de très bons résultats, alors qu'il a commencé à pratiquer à 19 ans seulement. Il eut un autre handicap en compétition car, à l'époque, il n'y avait pas de catégorie de poids et, alors qu'il pesait à peine 80 kg, il rencontrait dans les phases finales des adversaires pesant souvent plus de 100 kg.

Il n'en devient pas moins Champion du Sud-Est en 1955 et 1956 et il est sept fois finaliste de ce même championnat. Il est également Champion de France par équipe avec le J.J.C.M., dirigé par Carrega dont il est l'élève.

Pour Rolland, la voie était toute tracée, il n'avait qu'à suivre l'exemple. Il commence plus jeune, à 14 ans, et, à 17 ans et demi, il est déjà ceinture noire. Il est Champion du Sud-Est junior quatre années consécutives, en 1961, 62, 63 et 64, mais l'année 1962 fut sa meilleure année de junior car il devient aussi Champion de France et surtout Champion d'Europe à dix-neuf ans. C'est la grande consécration car les adversaires sont coriaces.

Les années paires lui réussissent car, en 1964, il remporte aussi la coupe de France des Espoirs et il enlève la troisième place (médaillon de bronze) aux Championnats d'Europe des Espoirs.

Après une interruption due au service militaire, il recommence à s'imposer en seniors et il est à nouveau Champion du Sud-Est pendant quatre années consécutives. Mais son grand exploit se situe en 1969 où il est Champion des Bouches-du-Rhône toutes catégories. Lui qui est classé en mi-moyens — il pèse 70 kg — rencontre des adversaires beaucoup plus lourds, et même il se paiera le luxe de remporter la finale devant une ceinture noire 4^e dan de 115 kg. Il faut le faire.

Sur le plan national et international, encore une année paire en 1966. Il est troisième du Championnat

de France seniors mais, surtout, il est vainqueur du Tournoi International d'Allemagne, genre de championnat d'Europe qui réunit plus de dix pays. C'est un véritable marathon car il y a 130 engagés et il doit faire 9 combats dans la journée. Sans doute pressé d'en terminer en finale, il exécute son adversaire en 10 secondes dans un combat prévu en 15 minutes. Le k.o. surpasse en quelque sorte.

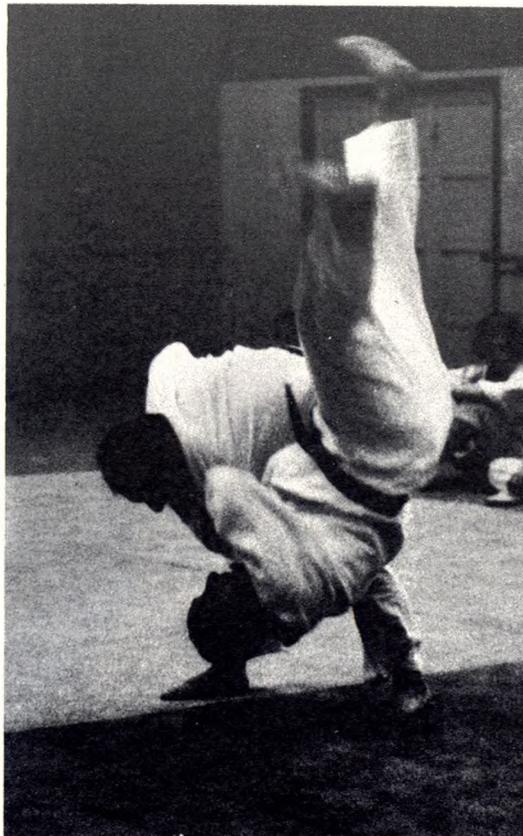
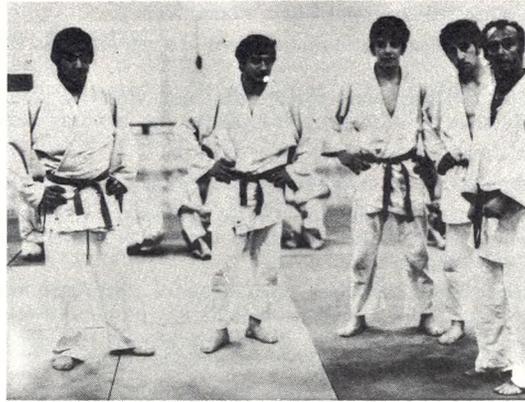
Des souvenirs, il en a de nombreux, ce qui est normal quand on a été 28 fois international. Très peu d'accidents heureusement. Des cadeaux, comme lorsqu'il a remporté ce tournoi international d'Allemagne. Et lors de France-U.R.S.S., joué à guichets fermés à Marseille, il devait avoir pour adversaire un Arménien, Badanian, qui, malheureusement, fut remplacé au dernier moment, victime d'une "grippe asiatique". Avec ce Badanian, il y a un autre Arménien dans l'équipe russe, c'est le junior Sarkissian, qui est un grand espoir.

En parlant justement des Arméniens de Russie qui réussissent en judo, et surtout en gymnastique, nous lui avons demandé si l'Arménien possédait les qualités qui font un bon judoka.

« Oui, parce qu'il aime se battre et parce qu'il veut toujours réussir ce qu'il entreprend. En judo, il ne faut pas de qualités physiques particulières, tout le corps participe également ; il faut être bien assis sur les jambes, puissant des bras et des épaules, avoir des reins solides, c'est vraiment un sport complet puisqu'en plus il fait appel à l'intelligence. »

Ce sont ces qualités que cherchent à faire acquérir ou entretenir les frères Hatchikian à leurs élèves du Judo-Club de Beaumont-la-Rosière. C'est en 1961 qu'ils ont créé leur club, qui fonctionnait à l'époque dans une petite salle derrière un bar ; puis, en 1966, ils ont obtenu une plus grande salle de 200 mètres carrés dont 120 m² de tapis.

Le club, pour sa part, connaît une belle vitalité



puisque il comprend une centaine de jeunes et autant d'adultes dont une bonne moitié est d'origine arménienne. Parmi ceux-ci on trouve de la bonne graine et peut-être les futurs champions de demain car, à côté de Caparros Yves, Champion de France des ceintures marron en 1969 et 1970, on trouve, dans la catégorie des moins de 63 kg (légères), Jean-Paul Der Kasparian, Champion des Bouches-du-Rhône et du Sud-Est en 1969, mais aussi Charles Echahamian qui fut, en cadets, Champion du Sud-Est et remporta le même titre en juniors cette année et qui, le 28 mai, s'est classé troisième du Championnat de France, et son frère, Jacques Echahamian, qui a été Champion du Sud-Est en minimes. Et puis les frères Hairabedian : Roger, Champion des Bouches-du-Rhône des moins de 65 kg et finaliste du Championnat du Sud-Est en cadets, et Max, Champion des Bouches-du-Rhône et troisième du Sud-Est en minimes, mais aussi Champion du Sud-Est en U.F.O. L.E.P.

Tous ces bons résultats sont le fruit de l'excellent travail réalisé par les professeurs, mais aussi par les élèves au cours des deux séances hebdomadaires de deux heures qui comprennent au minimum 20 minutes de culture physique, 20 minutes de technique et 30 minutes de "randori," c'est-à-dire de combats qui, pour n'être pas des compétitions, n'en sont pas moins sérieux et acharnés.

Pour terminer, laissons parler Roland Hatchikian qui nous définit en quelques mots le judo :

« Le Judo n'est pas un sport facile. Il demande beaucoup de travail, d'entraînement. Ce n'est pas seulement un sport de combat. Il endure le corps mais il forme aussi l'esprit et il impose la maîtrise de soi. Le judo fait des hommes équilibrés.

Rappelons que dans l'opéra « Anouche », tant à Paris qu'à Marseille, les scènes de lutte étaient exécutées par Armand et Roland Hatchikian ainsi que par deux de leurs élèves.

Lusignan

Sous la poussée des hordes turques et barbares venues d'Asie Centrale, affaibli par la lutte qu'il menait contre les ambitions territoriales de Byzance, le royaume d'Arménie devait succomber sous le règne du roi Gaghiq II. Attiré dans un piège par les Byzantins, cédant la forteresse et capitale Ani, le roi fut assassiné, ses deux fils, David et Hohannès, empoisonnés. C'est ainsi qu'en 1080 les rois du Vaspurakan et de Kars moururent des mains des Byzantins. Avec eux s'éteignit la lignée des Bagratides.

Pour son malheur, Byzance n'avait pas compris que l'Arménie avait été le rempart et le défenseur de la civilisation occidentale, repoussant pendant plusieurs siècles les invasions touraniennes. La disparition du royaume de la grande Arménie entraîna inmanquablement la chute des héritiers de l'Empire romain d'Orient.

Roupen, prince de la cour royale et compagnon du roi Gaghiq II, devant l'ampleur du désastre se retira avec de nombreux sujets en Cilicie et le catholicos d'Etchmiadzine se joignit au prince.

La Cilicie est une merveilleuse contrée face à Chypre. Le climat y est doux en hiver et chaud en été. Le site et les ressources naturelles en faisaient l'un des plus beaux pays d'Asie mineure.

Les Arméniens, inlassables bâtisseurs, construisirent de nombreuses œuvres d'art : cathédrales, monastères, églises, monuments et forteresses.

La cathédrale Sis en était un des témoignages les plus vibrants. Le prince Roupen, après s'être rendu maître de la forteresse de Partzert, prit le nom de Roupen I^{er} et fonda le royaume de la petite Arménie.

La dynastie roupénienne devait donner près de vingt rois.

Ce fut la quatrième dynastie de la maison royale d'Arménie qui commença en 1080 pour s'éteindre en 1375.

Durant trois siècles, le peuple arménien de Cilicie, par son rayonnement culturel dans le domaine des arts, devait laisser une empreinte indiscutable de sa civilisation et si les Turcs, au cours des siècles, se sont ingéniés à détruire les hommes, les pierres portent encore la marque et le génie d'une nation.

Durant les trois siècles qui coïncident avec les Croisades, les Arméniens apportèrent aux croisés une aide précieuse. Aussi, le pape Grégoire XIII devait déclarer, en 1584 : « Lorsque jadis les princes et les armées chrétiennes allaient au recouvrement de la Terre Sainte, nulle nation, nul peuple, plus promptement et avec plus de zèle que les Arméniens ne leur prêta son aide en hommes, en chevaux, en subsistances et en conseils. Ils aidèrent les chrétiens d'Europe en ces saintes guerres avec fidélité et bravoure. »

Et c'est ici que nous allons évoquer l'une des plus grandes figures qui régna sur le trône de l'Arménie, le roi Léon VI de Lusignan, prince de grande noblesse française originaire du Poitou. Il était le neveu du roi Guy de Chypre et le petit-fils du roi Hethoum II qui régna en Arménie de 1287 à 1305.

En 1362, après la mort du roi Constantin V, le trône se trouva vacant et la régence fut confiée à la reine Anne-Marie de Gorigos.

Quelques années après, la cour royale et les dignitaires arméniens choisirent comme roi Léon de Lusignan. Ses liens de parenté avec les latins et les Arméniens permettaient d'espérer le soutien et l'aide de l'Europe pour défendre l'Arménie contre les invasions turques et arabes.

Le trait dominant de Léon de Lusignan était la foi. Il était très pieux et doux, mais ferme dans ses décisions. Il apportait au

HISTOIRE DE



peuple arménien la confiance et la sûreté qu'il espérait.

Après avoir épousé la princesse Marie, de la famille royale de Hongrie, il fut sacré solennellement dans la cathédrale de Sis en 1365.

Hélas, sous son règne, le pays fut constamment bouleversé par les envahisseurs. C'est ainsi que, quelques années après son avènement, le roi fit face à cette menace et forma une armée dont le commandement fut confié au prince Libaride qui devait livrer une lutte sans merci aux féroces Mameluks. Le prince devait mourir sur le champ de bataille. Alors, vaincu et submergé par le nombre, le roi Léon VI dut demander la paix et au prix d'un très lourd tribut il obtint le retrait des Egyptiens.

En 1371, les hostilités reprirent, les Mameluks déferlèrent à nouveau sur le royaume, incendiant les villes et les villages, détruisant les églises et dévastant tout sur leur passage. Le roi lutta comme il put contre les hordes du sultan.

Pendant ce temps, la reine Marie, restée à Tarse, envoya un messenger à Avignon pour réclamer l'aide du pape Grégoire XI afin d'éviter la destruction de la petite Arménie.

Aucune aide ne vint et le roi dut s'enfermer dans la forteresse de Gaban où, durant de longs mois, il repoussa les envahisseurs. Mais il s'aperçut que sa résistance ne faisait qu'aggraver le malheur et augmenter les persécutions de son peuple. Il se rendit donc, mais à la condition que cessent les massacres et les destructions.

Il fut amené prisonnier au Caire avec la famille royale. Le sultan le reçut avec mépris et le fit jeter en prison. Il exigea du roi et de sa famille qu'ils abjurent la foi chrétienne et se convertissent à l'Islam. Après quoi ils seraient couverts d'honneur.

Le roi refusa d'abjurer et préféra souffrir dans les cachots du sultan. Sa captivité commença en 1375, après dix années de règne, et, à dater de ce moment-là, il n'y eut plus de royaume d'Arménie.

Il resta prisonnier pendant sept ans, partageant sa cellule avec d'autres princes.

Une telle détresse ne manqua pas de créer une certaine émotion en Europe, et, à la suite de nombreuses interventions, la reine fut libérée, mais préféra rester au Caire auprès du roi captif.

Mais le roi d'Espagne, Jean I^{er}, grand ami des Arméniens parvint, par de riches présents, à obtenir la libération du roi.

En 1382, Léon VI d'Arménie fut libéré et partit avec sa famille en pèlerinage à Jérusalem. Très épuisé, il se rendit à Rome où il fut accueilli avec beaucoup de bienveillance par le pape Urbain VI.

De Rome il rejoignit l'Espagne pour remercier le roi de Castille des efforts qu'il fit pour lui faire rendre sa liberté.

Le roi d'Espagne lui offrit une ville pour y établir sa résidence avec ses nombreux sujets.

Le roi Léon VI vint aussi en France l'année qui vit la disparition du roi Charles V et du chevalier Duguesclin.

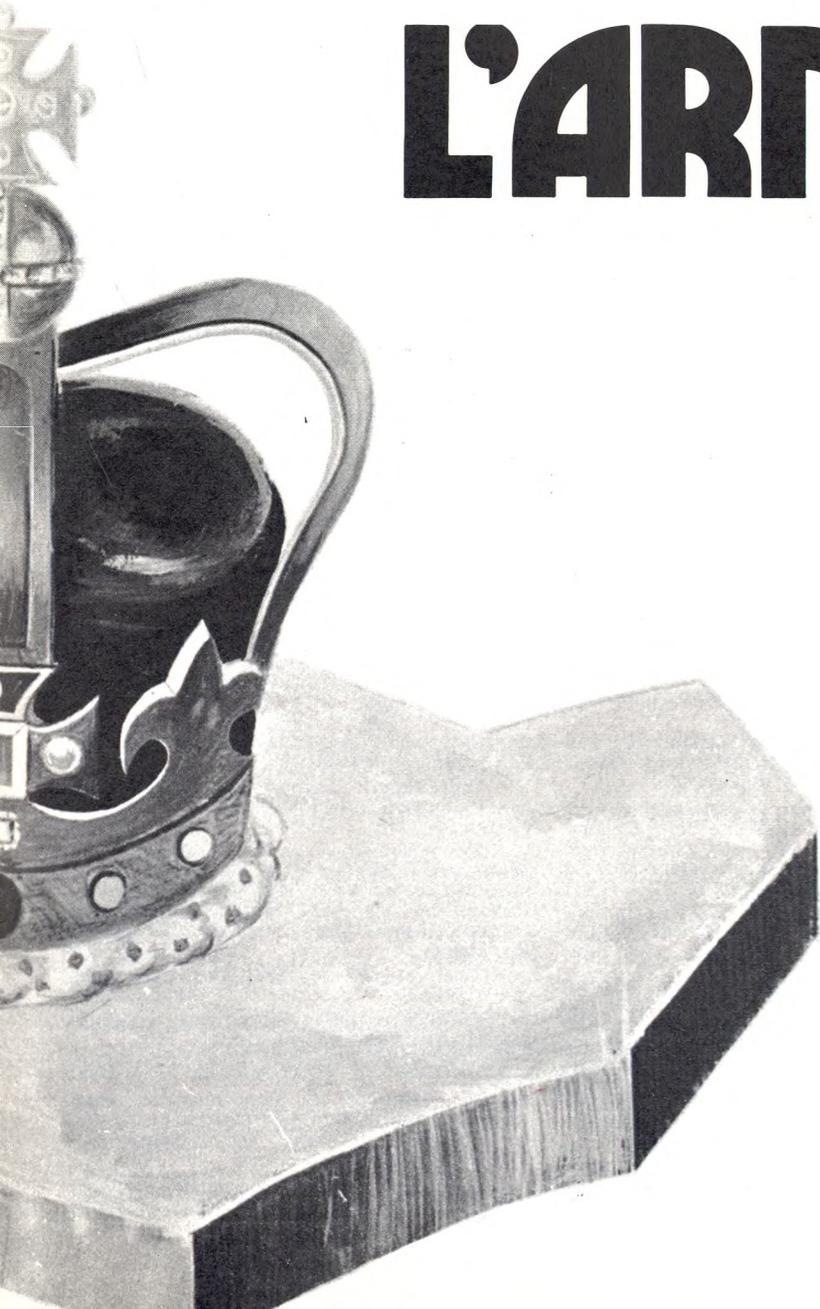
Le roi de France Charles VI était un enfant, la France lasse de la Guerre de Cent Ans.

Aussi le pape demanda au roi d'Arménie de servir de médiateur et d'essayer de réconcilier la France à l'Angleterre. Malgré de nombreux voyages, ses efforts furent voués à l'échec.

Le roi revint à Paris où il tomba malade. Il mourut à l'âge de soixante ans le 29 novembre 1393, soit onze ans après avoir recouvré la liberté. Il fut enterré en l'église du Couvent des Célestines et on lui érigea un magnifique mausolée que l'on peut voir encore de nos jours dans les caveaux funéraires de Saint-Denis, avec l'inscription qui porte son nom.

Jacques SARADJIAN.

L'ARMENIE...



Nous devons également à l'obligeance d'un ami avignonnais de pouvoir vous montrer ce qu'était une houe qui servait au travail de la terre pour la culture de la garance. Cet outil, d'un poids énorme, serait très difficile à manier par un homme de nos jours.



PHOTO M. COSTA

L'article sur Jean Althen était signé Jean-Marie Alibert qui, comme chacun sait, est profondément passionné par les questions arméniennes.

VIF SUCCES DU GALA FOLKLORIQUE DE LA J.A.F.

Dans le cadre de son VI^e Festival d'Art et de Culture, qui aura lieu à Paris les 10, 11 et 12 novembre, la J.A.F. présente le samedi 27 mai son gala annuel au théâtre du Nouveau Gymnase. Comme l'an passé, le succès fut éclatant. La salle, comble, admira le talent de tous ces jeunes originaires arméniens qui surent faire apprécier le folklore arménien, qui est l'un des plus riches du monde.

La troupe de danse « Araxe », accompagnée par l'ensemble instrumental Sassoun, donna le ton dès le début par un "Kotchari" endiablé. Chants, danses, musique et déclamations alternés donnèrent au spectacle un caractère attrayant et passionnant. Le public faisait corps avec les artistes.

L'orchestre Sassoun interpréta des compositions du célèbre troubadour Sayat-Nova et du père Komitas avec beaucoup de finesse et de sensibilité. Quant aux danseurs, ils ne ménagèrent ni leurs forces ni leur enthousiasme, et reçurent des applaudissements fournis.

La J.A.F., association pour le développement culturel et artistique des jeunes d'origine arménienne de France, présente un gala d'une haute tenue que nous ne sommes pas prêts d'oublier.

COMMUNIQUE

Nos amis des Alpes-Maritimes nous signalent que le 25 juin aura lieu, à Cannes, un grand rassemblement de la communauté arménienne de ce département. Une occasion de resserrer les liens entre tous les Arméniens de la région.

le maître et le domestique

Que Dieu vous bénisse et qu'il bénisse aussi ces deux frères. Il était une fois deux frères pauvres. Ils songent à ce qu'ils doivent faire pour entretenir la maison. Ils décident que le cadet restera au foyer, que l'aîné ira travailler chez un riche, toucher un salaire et l'envoyer à la maison.

L'aîné donc partit et entra en service chez un riche.

Ils se fixent un délai jusqu'au premier chant du coucou.

Ce riche-ci pose au domestique une condition inouïe. Il dit :

— Si tu te mets en colère, tu me paie mille roubles, si c'est moi, c'est toi qui les auras.

— Les mille roubles que je n'ai pas, d'où pourrai-je te les donner, dit le domestique.

— Peu importe, tu travailleras chez moi pendant dix ans sans gages.

D'un côté le garçon a peur d'accepter une telle condition, de l'autre il songe qu'il n'en sera rien. Qu'ils fassent ce qu'ils veulent, je ne me fâcherai jamais, un point c'est tout. S'ils doivent se fâcher ils seront punis eux-mêmes.

Il accepte.

Le contrat est dressé et le garçon se met au travail.

Le lendemain, le maître éveille le domestique et l'envoie faucher son champ.

— Commence, dit-il, et fauche le champ tant qu'il fera jour, tu reviendras à la nuit.

Le domestique fauche tout le jour, le soir, s'en revient à la maison, fatigué. Le maître demande :

— Pourquoi es-tu revenu ?

— Le soleil s'est couché et je suis revenu.

— Nenni, je n'ai dit : fauche tant qu'il fera jour. Le soleil s'est couché, mais vois, sa sœur la lune s'est montrée. Eclaire-t-elle moins ?

— Mais est-ce possible ? s'étonne le domestique.

— Hé, penserais-tu à te fâcher ? demande le maître.

— Non, je ne me fâche pas... Je voulais seulement dire que je suis fatigué. Je vais me reposer un peu... balbutie le domestique effrayé et il retourne faucher le champ.

Il fauche, fauche tant que la lune disparaît. Mais la lune disparaît et c'est le soleil qui se lève. Le domestique tombe par terre exténué.

— Ah ! maudit soit ton champ et ton pain, et l'argent que tu me donnes, s'écrie le domestique le cœur au désespoir.

— Hé, te fâcheras-tu ? demande le maître, comme surgi de dessous terre. Du moment que tu t'es fâché, notre contrat doit être exécuté. Ne dis pas plus tard que je n'ai pas été loyal envers toi.

Et en vertu du contrat, il oblige le domestique à lui verser 1.000 roubles ou sinon à travailler dix ans sans gages.

Le domestique est bel et bien pris au piège. N'ayant pas les mille roubles qui l'auraient libéré corps et âme, il ne pouvait se faire pourtant à l'idée de travailler dix ans chez un homme pareil. Il pense, réfléchit, puis il s'engage par écrit à verser mille roubles au riche et retourne chez lui les poches vides et le cœur plein d'amertume.

— Hé, qu'as-tu fait, demande le frère cadet. L'aîné s'assoit et lui raconte tous les malheurs qui lui étaient arrivés.

— Ce n'est rien, dit le cadet, n'y pense pas. Reste à la maison c'est moi qui vais y aller à présent.

Et c'est le frère cadet qui s'en va et entre en service chez le même riche.

Le riche fixe encore un délai jusqu'au premier chant du coucou et pose sa condition, que si le domestique se fâche, il paie mille roubles, si c'est lui, il les perdra et le domestique sera affranchi le même jour.

— Non, c'est bien peu, réplique le garçon. Si tu te fâches tu paies deux mille roubles, si je me fâche je te paie deux mille roubles ou je travaille vingt ans sans gages.

— Bien, fait le maître, enchanté. Le contrat dressé, le frère cadet commence à travailler.

Le lendemain matin, le domestique ne se lève point. Le maître sort, revient, le domestique est toujours là à dormir.

— Hé, garçon, lève-toi donc, il est bientôt midi.

— Hé, tu te fâcheras donc, dit le domestique dressant la tête.

— Non, je ne me fâche pas, répond pensivement le maître. Je veux dire seulement que nous allions faucher le champ.

— Ah ! si c'est tout ce que tu dis, nous irons, mais qu'as-tu à te presser ?

Enfin le domestique se lève et commence à mettre ses souliers de peau.

— Hé, garçon, finis donc de te chauffer.

— Hé, te fâcheras-tu ?

— Non, qui donc se fâche, je voulais simplement dire qu'on est en retard.

— Ah ! c'est différent, sans quoi le contrat est le contrat.

Le temps que le domestique mette ses souliers de peau, le temps d'arriver au champ, il est déjà midi.

— Ce n'est plus l'heure de faucher, dit le domestique. Ne vois-tu pas que tout le monde est entrain de déjeuner, déjeunons-nous aussi et nous travaillerons après.

Ils s'assoient et mangent. Puis après avoir mangé : « Nous sommes des paysans, dit le gars, ne faut-il pas dormir un peu, faire la sieste ? Il s'enfonça la tête dans l'herbe et dort jusqu'au soir.

— Hé, lève-toi donc, il fait déjà nuit, les autres ont déjà fauché leur champ, le nôtre est resté. Ah ! que celui qui t'as envoyé à nous se casse le cou, maudit soit le pain que tu manges, maudit soit ton travail. Quel est ce malheur qui me tue ? commença à se fâcher le maître désespéré.

— Hé, se ferait-il que tu te fâches ? dit le domestique levant la tête.

— Non, qui se fâche donc ? Je disais simplement qu'il faisait nuit et qu'il est temps de rentrer.

— Ah ! c'est différent, allons, sans quoi tu connais notre contrat. Malheur à celui qui se fâche.

S'en retournant à la maison, un hôte est là.

On envoie le domestique égorger un mouton.

— Lequel ?

— Celui qui se présentera.

Le domestique s'en va. Un peu plus tard, on vient annoncer au riche que son domestique a massacré tout le troupeau. Le riche y court et que voit-il, ses moutons par terre, que son domestique a égorgés. La tête dans les mains, il crie :

— Qu'as-tu fait là, mécréant, que s'écroule ta maison, puisque tu as ruiné la mienne.

— Tu m'as dit d'égorger « celui qui se présentera ». Quand je suis arrivé ils se présentèrent tous et je les ai tous égorgés. Qu'ai-je fait de mal ? répond calmement le domestique. Mais il me semble que tu te fâches.

— Non, je ne me fâche pas, je ne fais que regretter la perte de tant de richesses.

— Bien, si tu ne te fâches pas, je continuerai donc à te servir.

Le riche se demande que faire, quoi inventer pour se débarrasser de ce domestique. Le contrat est pour jusqu'au printemps, quand chantera le coucou et l'hiver ne fait que commencer. Le printemps est loin et le coucou avec.

Il réfléchit, réfléchit longtemps et trouve un moyen. Il emmène sa femme au bois,



Après avoir rappelé ce que fut la vie et l'œuvre de Komitas, après avoir traité les problèmes auxquels il s'est heurté et attiré l'attention sur les risques que court la musique arménienne, Luc-André Marcel oppose les musiciens actuels à Komitas et forme des souhaits pour le devenir de la musique arménienne.

Mon but est de montrer aux Français et aux Arméniens ce qu'il en est réellement du sel arménien. Je vais soulever d'après discussions parce que j'ai dit, et que je maintiens, et que je peux démontrer, que le fait de la possession d'un territoire ne garantit pas pour autant que ce qui s'y passerait serait génial. Je peux en avancer musicalement deux preuves.

Je voudrais aborder le cas d'un musicien certainement remarquable et extrêmement connu qui est Katchaturian. On m'a maintes fois posé la question : « Qu'est Katchaturian par rapport à Komitas. » Ce n'est en rien un génie d'une même envergure. Katchaturian est un musicien extrêmement doué, qui a grandi en Arménie ; il est Arménien, il respire l'air arménien, ce n'est pas pour lui un problème, il est installé. Bon ! Qu'a-t-il fait ?

Il a fait ses études à Moscou. Il a eu une formation très solide, je précise que c'est un pédagogue très remarquable (je le sais par certains amis roumains qui ont travaillé avec lui et qui me garantissent la chose). C'est donc un maître formé à l'école russe, mais qui, fort de ses attaches arméniennes, de son sang arménien et du territoire arménien sur lequel il se trouve, n'est plus agité que cela de remuer le problème du devenir arménien. Il a une notoriété internationale, il mérite celle qu'il a (je le dis un peu méchamment), mais effectivement si l'on parle de ses œuvres, il y a quelques allusions arméniennes dans son Concerto de violon, il y a quelques allusions à la musique arménienne, et de la pire, dans Gayaneh (je parle de cette odieuse Danse du Sabre qui est certainement une des pires s... que l'on n'ait jamais écrite et qui fut publiée à longueur d'ondes de partout) et je ne vois pas du tout là dedans la tête qu'il faudrait pour assainir l'art arménien. Je m'excuse de cette diatribe virulente, mais je sais de quoi je parle ; et je me trouve tendre. Si vous voulez avoir des avis plus durs, vous n'avez qu'à interroger mes confrères, qu'ils soient allemands, français ou chinois.

Nous avons donc un musicien célèbre mais qui a grandi comme je vous le disais en Arménie et qui a fait son œuvre, laquelle est une œuvre russe et intéressante qui satisfait aux données esthétiques du régime (je ne fais pas de politique, je le précise tout de suite, je constate simplement les faits).

Je vais maintenant vous citer le cas d'un musicien que vous ne connaissez probablement pas, qui est Alla Hoannès. Celui-ci se trouve exactement dans votre situation, mais il vit en Amérique, c'est un Arménien déraciné. Et que s'est-il produit ?

Là, un miracle ! Il a repensé entièrement son écriture à partir du sens que son atavisme avait de la musique originale de son pays. Le résultat étonnant est mille fois plus original que la musique de Katchaturian. Elle est moins connue, il est vrai, mais elle est beaucoup plus difficile. Je me souviens avoir entendu de lui une sonate de violon ; cette sonate de violon était ahurissante (je dis bien, je suis un musicien habitué aux techniques d'avant-

garde, elles ne me font pas peur, je participe d'elles). Mais je vous garantis que cette sonate de violon était absolument originale. Pourquoi ?

Il avait repris spontanément, non pas en imitant la mélodie arménienne, mais en reprenant l'esprit même du compositeur ou du musicien qui invente une mélodie en Arménie. Et son violon se promenait et dessinait une ligne très longue, parfaitement autonome qui ne ressemblait absolument à personne, mais qui était typiquement une musique issue d'Arménie, d'une nouvelle Arménie extrêmement passionnante. Le piano soulignait d'une manière extrêmement indépendante le discours du violon. On avait l'impression de deux lignes parallèles qui jouaient ensemble. Il avait trouvé une solution très heureuse à ce fameux problème de la juxtaposition de la mélodie et de l'accompagnement dont je vous ai parlé précédemment.

J'ajoute qu'Alla Ohannès est un musicien remarquablement intelligent et remarquablement érudit, qui n'a pas peur de connaître les écritures étrangères ni même de les célébrer. C'est ainsi qu'il a mis en musique l'Anabase de Saint-John Perse, et j'en parlais avec celui-ci qui me faisait de grands éloges du musicien qu'il connaissait bien et qu'il estimait profondément en disant qu'il pensait qu'effectivement c'était une des fortes têtes de la jeune Arménie actuelle.

Pourquoi n'est-il pas plus connu ? C'est extrêmement simple : c'est une œuvre d'avant-garde, difficile, extrêmement originale et qui, de ce fait, ne peut s'infiltrer (comme toutes les grandes) que progressivement. Et vous voyez que cet exemple est remarquable en ce sens qu'il montre très bien que Ohannès mène sa vie comme tout grand musicien la mène ; il n'est pas à la merci de nombreux auditoires (il en a un restreint), mais qu'il poursuit sa veine profonde, laquelle rejoint effectivement les grands filons du territoire arménien. Et je crois que cet exemple, éclaire très bien ce qui peut, ce qui doit, ce qu'il faut espérer, qui va se produire dans les jeunes générations actuelles.

De même qu'en littérature il y a un danger. J'en parlais avec beaucoup de musiciens, notamment avec Varèse (et nous avons parlé pendant presque toute une nuit) qui me disait : « J'ai des élèves japonais, j'ai des élèves chinois, j'ai des élèves indonésiens, ils viennent me voir et me demandent : « Maître, y a-t-il pour nous une solution ? » Alors Varèse me dit : « Impitoyablement je leur réponds : De deux choses l'une, ou bien vous restez un musicien indonésien ou japonais, vous vous servez des disciplines propres à vos traditions, des instruments propres à vos traditions et vous poursuivez, ou bien vous abandonnez cette tradition, vous ne cherchez pas à faire une symbiose qui serait désastreuse, et vous devenez un musicien occidental en terre japonaise ou indonésienne.

J'avoue que je n'étais pas tout à fait convaincu de ce qu'il avançait. Je savais que le problème était très difficile, mais je savais aussi qu'il était précoce. Je crois qu'il est encore un peu trop tôt, mais de toute façon on peut se garder d'un péril immense. C'est celui que j'appelle le péril du lit de Procuste.

Je m'explique et je vous rappelle la vieille légende du lit de Procuste. Procuste avait fait un lit, un lit étonnant qui se trouvait sur un chemin, et tout être qui passait sur ce chemin était couché sur ce lit, le fameux lit de Procuste. Et ce lit était assez terrifiant parce que celui qu'on y couchait devait avoir les dimensions exactes du lit. Vous allez voir ce que cela signifie tout à l'heure. S'il était trop long on lui coupait les pieds de façon qu'il ait les dimensions exactes du lit en question ; s'il était trop court on

KOMITAS

l'élongait, on l'étirait de façon à ce qu'il puisse avoir les mesures exactes. De toutes manières il était supplicié.

Cela signifie quoi ? Cela signifie que le lit de Procuste est assez semblable à ces sortes de règles du beau, du vrai beau que l'on tend à nous imposer. Tels sont les canons, et qui dépasse les canons est coupable, et nous savons, nous en France, que cela a toujours été le sujet de querelles de toutes les écoles, à toutes les époques. Cela a toujours été la grande revendication des révolutionnaires que de retrouver le naturel, ce mystérieux naturel que tous les lits de Procuste tendent à couper.

Et la chose va très loin, car Procuste c'est aussi bien le sens qu'on peut avoir de la justice, c'est aussi le sens qu'on peut avoir du bien. Vous imaginez toutes les répercussions métaphysiques, par exemple, que la chose peut avoir.

Eh bien quel est le plus grave danger : le plus grave danger pour un musicien venu d'une terre étrangère et qui se trouve en diaspora, c'est de vouloir favoriser en quelque sorte le fameux lit de Procuste et de vouloir avoir les dimensions exactes de cet abominable arbitraire. Alors il s'avance tremblant et le voilà supplicié. Il est supplicié entre sa nature propre et les exigences du beau véritable.

Alors s'il est trop court, on l'allonge, il se dilate s'il peut, et s'il est trop long, on raccourcit sa pensée d'autant.

Par conséquent il faut que tout nouvel élément créateur élimine les perspectives de ce genre. Partant de là, qu'il n'ait pas la fascination des académies, c'est extrêmement dangereux. Il ne faut pas qu'il s'avance la tête tournée en arrière, ou alors il faut qu'il le fasse en pleine conscience et qu'il veuille bien porter un long regard sur ce qui constitue l'essentiel de ce qu'il doit défendre.

Et pour conclure je formulerais un souhait. Je ferais celui que j'ai fait pour la jeunesse allemande qui me demandait des précisions sur l'esthétique. Eh bien ! je vous adresse le même souhait. J'ai répondu simplement : « Voyez-vous, il y a plusieurs façons de traiter un arbre. On peut, d'une certaine manière mutiler élégamment un arbre. Et nous avons vu quelquesfois de très admirables jardiniers français vous faire des arbres carrés. C'est une forme d'arbre, je le veux bien.

« Mais de nos jours où l'on a considérablement abusé des arbitraires, il est prudent de rendre l'arbre à sa liberté, et si nous l'examinons qu'y voit-on ? Cet arbre est-il symétrique en ses diverses parties ? Non. Aucune des ces feuilles ne se ressemblent. Vous voyez déjà une équivalence en musique qui est extrêmement fascinante, car elle tend à une liberté étonnante. Et, au fond, qu'est l'unité de style ? Et bien, ce n'est pas autre chose que celle que prélude et que présente l'arbre lui-même. Il pousse, il prolifère selon des lois toujours très mystérieuses. »

Que la musique arménienne demeure aussi pleinement elle-même qu'un arbre est un arbre.

FIN

le maître et le domestique

la fait grimper sur un arbre et lui recommande d'imiter le chant du coucou. Il vient chercher le domestique pour aller soi-disant chasser dans le bois.

A peine sont-ils arrivés que la femme, perchée sur l'arbre, chante « coucou, coucou ».

— Hé, que la lumière soit dans tes yeux, dit le maître au domestique, le coucou a chanté, le délai est échu.

Le garçon devine la ruse du maître.

— Non, dit-il, qui croira donc qu'en cette saison de l'année, en plein hiver, le coucou puisse chanter.

Ce coucou je vais le tuer, car ce n'est pas un coucou.

Il dit et pointe sa carabine vers l'arbre.

Le maître se jette au-devant de lui en criant :

— Ah ! pour l'amour de dieu, ne tire pas, maudit soit le jour où je t'ai rencontré, cruel est ce malheur qui me tue !

— Hé, te fâcherais-tu donc ?

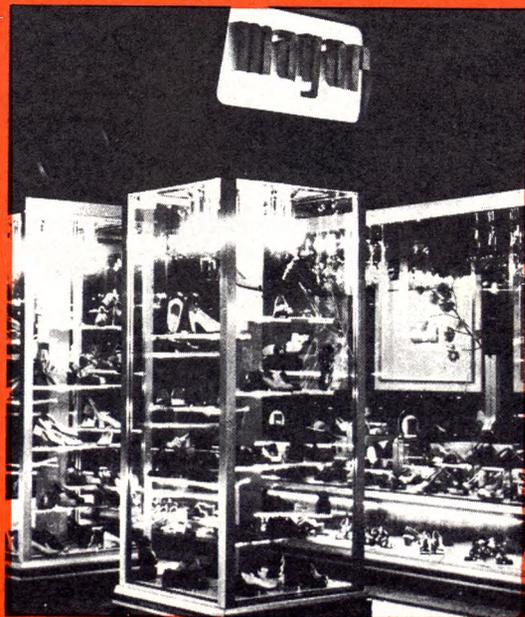
— Oui certes, je me fâche. C'en est assez ! Viens que je te donne cet argent et que je me débarrasse de toi. C'était mon contrat et c'est moi qui vais payer. Je comprends maintenant le sens du vieux proverbe : « Qui veut enseigner autrui, souvent s'enseigne soi-même ».

Ainsi le riche fut mis à la raison. Quand au frère cadet, il déchira le contrat de son aîné, prit les mille roubles et s'en revint chez lui.

(Traduit par Léon Mardirossian).

***Vous ne savez
pas travailler
le fer !***

LAISSEZ FAIRE
**DAVID
EURENDJIAN**



Nos fabrications suivent l'évolution du marché de la menuiserie alu...

Tous travaux métalliques, fer, alu, etc.

Agencement de magasin - modernisation extérieure, intérieure

31, Bd DE BEAUMONT
13 - MARSEILLE
TÉL. 48-85-60

ÉTUDE DE PLANS - DEVIS GRATUIT